II.

LE CLOAREC BRETON

D'APRÈS LA POÉSIE POPULAIRE (1).

L'école n'était, au moyen-âge, que l'annexe d'une église cathédrale ou de quelque grande abbaye, et l'on n'y élevait que des jeunes gens destinés à entrer dans les ordres. Ces jeunes écoliers, on les appelait clercs. Toutes les connaissances du clerc se réduisaient à savoir lire, écrire en latin, chanter, dire les offices. Mais tandis que l'appellation de clerc se laïcisait vite en France, elle gardait en Bretagne la valeur de sa signification primitive. Alors que la culture classique se greffait ailleurs sur l'éducation religieuse et fleurissait bientôt indépendamment d'elle, le séminaire restait, chez nous, le type exclusif de l'école. L'enseignement donné par des lèvres autres que celles du prêtre, en vue d'une autre carrière que la prêtrise, passait pour une sorte d'erreur sacrilège. Tréguier, sur sa colline en forme de proue, Plouguernével, au milieu de ses landes, Saint-Pol, au bord des grèves, Lesneven, dans son frais paysage, tels étaient les véritables, les seuls centres de l'éducation bretonne. Et cette éducation, je le répète, n'avait pas pour but de former des esprits, mais d'alimenter des vocations. Le collège servait uniquement de stage à l'église. On ne quittait les bancs de la classe que pour les marches de l'autel. De nos jours encore, malgré l'extension de l'enseignement, la conception de nos paysans n'a guère varié sur ce point. Le latin demeure pour eux la langue de la messe. Quiconque s'attache à l'ap-

(1) Bien qu'elle ne puisse prétendre à aucune espèce de caractère archéologique proprement dit, cette étude se rapproche pourtant des travaux ordinaires de la Société, par ce fait qu'elle repose sur des documents d'une authenticité populaire incontestable et dont les plus récents remontent plus haut que le XIXe siècle.

prendre, aspire nécessairement soit à la soutane, soit au froc. Quand, à la grande terreur de ma digne mère, il fut question de m'envoyer au lycée, les braves gens de mon bourg natal, qui me regardaient partir, affirmaient que je porterais la tonsure, au retour. Moi-même, je l'avoue, bercé dans les pieux préjugés de notre race, je n'étais pas bien sur qu'il ne dût pas en être ainsi. Ces préjugés d'ailleurs, il faut en convenir, ont leur logique chez un peuple qui ne reconnaît que deux métiers : celui de marin sur les côtes, celui de laboureur dans les champs. Ni l'un ni l'autre, à leurs yeux, n'exigent de culture proprement dite. Une longue transmission d'expériences héréditaires, un patient et rude apprentissage, mieux encore la lutte quotidienne avec la terre ou les flots, voilà ce qui rend souple à la manœuvre, voilà ce qui forme au labour. En dehors de ces deux états, il n'en est qu'un troisième qu'un Breton puisse rechercher, celui de prêtre. Pour celui-là seul, il admet une culture spéciale : il le considère à la fois comme le moins accessible et le plus enviable de tous. Compter un prêtre dans la famille, c'est plus qu'un honneur, c'est une bénédiction. Les familles bretonnes sont en général très nombreuses. Les aînés y marchent dans le sentier des antiques générations, continuent le nom et l'œuvre paternels. Mais presque toujours, derrière eux, il y a quelque fils tard venu, quelque Benjamin à qui l'on ménage une autre voie, pour qui l'on rêve de plus hautes destinées.

— Celui-ci, nous en ferons un prêtre, s'est dit la mère, et tout en le berçant sur ses genoux elle éprouve déjà pour lui je ne sais quel respect. Enfant, elle l'entoure d'une sollicitude inquiète; adolescent, elle ne reculera devant aucun sacrifice pour l'entretenir au petit-séminaire.

Mon rouet et ma coiffe de paille
Et mon justaucorps de *berlinge* blanc,
Je donne tout à mon fils cloarec
Pour qu'il puisse devenir prêtre.

Et mes écuelles, et mes cuillers
Il emportera le tout en une fois,
Et ma vieille pécelle, et ma tillotte,
Et mes vieux peignes, après (1).

Ainsi chante Nann Boënz, une vieille fileuse de Lézardrieux. Pour réaliser son ambition de mère, elle donnera tout avec joie, son dernier ustensile, son dernier vêtement, jusqu'à son dernier gagne-pain. Elle espère bien, d'ailleurs, être payée dès ce monde, et payée au centuple, de ses privations. Elle escompte d'avance, avec une bonne naïveté, les satisfactions dont elle se promet de jouir, au presbytère filial :

Et quand il sera devenu prêtre
Je serai d'une robe vêtue
Et mes chaussures seront enrubannées
Et ma collerette frisée
Et j'aurai sur la tête une coiffure (2)
Qui me donnera l'air de quelque vieille demoiselle.

N'est-il pas touchant, ce rêve chanté d'une humble vieille, qu'accompagne en sourdine le ronflement du rouet ?

Suivons maintenant le cloarec breton. Lorsque pour la première fois, il quitte la maison, c'est déjà presque un jeune homme. Sa mère, le moment venu, lui dit très simplement :

Prenez de l'argent, mon cher fils,
Et allez à l'école à Tréguier

---

(1) Ma c'har ha ma c'halapoussen
Ha ma c'horf-justen berlij guenn
A vezo tout d'am mab cloarec
Evit ma iello da velec.
Ha ma scullo, ha ma loaïo
Tout a c'hânt ganthan war eun dro.
Ha ma c'hoz astel, ha ma bro.
Ha ma c'hoz cribino goudé.

(2) Na pa vezo èt da velec,
Me a vo en roben gwisket,
Ha ma boto 'vo rubannet
Ha ma c'holinetten frizet
Hag eur goèffuren war ma fenn,
'M o 'n êr deuz eur goz dimezell.

Et allez à l'école à Tréguier
Et soyez prêtre avant de nous revenir (1).

Les adieux se font sans phrases : le Breton à jeun est presque toujours un taciturne, son émotion garde le silence. Soit monté sur une haquenée blanche, soit à pied, son mince bagage sur l'épaule et le paquet ficelé de ses livres à la main, *bonjouré* au passage par des figures connues, le cloarec s'achemine vers l'école. L'école c'est souvent Tréguier, quelquefois Saint-Brieuc, quelquefois Nantes, quelquefois même Paris. Vous voyez que l'odyssée peut-être longue. Notre poésie populaire n'ose guère s'y lancer à la suite du cloarec. Pareillement, elle ne souffle mot de sa vie d'études. Il semble que le cloarec lui échappe, dès qu'il est sorti du milieu local. Mais, aux vacances, elle le reprend, car les vacances le ramènent au pays. Il se refait paysan parmi les siens qui le sont restés, il retourne à ses travaux comme à ses plaisirs d'autrefois. On le retrouve aux champs, et on le retrouve aussi sur les routes fleuries des pardons. Même il n'est pas rare qu'il en revienne côte à côte avec une jeune fille, quelque liaison d'ancienne date ou quelque amourette fraîche éclose, aux hasards des danses. Le cloarec plaît aux femmes, à cause de sa mine distinguée, de ses mains blanches, de sa vêture plus élégante que celle du commun, à cause surtout de sa langue habile à manier les mots. Ce sont d'ailleurs de discrètes amours, la plupart du temps sans racines profondes, une sorte de poëme de vacances renoué sans cesse, sans cesse interrompu et qui ne doit s'achever jamais. Toute la trame en est faite de quelques propos vagues échangés aux airs neuves ou sur la margelle d'une fontaine, comme dans les idylles bibliques.

---

(1) Kemerret arc'hant ma mab ker,
Hag ét d'ar scôl da Landréger,
Hag ét d'ar scôl da Landréger,
Ha bét belec, 'roc dont d'ar gèr.

. . . . permettez que je vous aide
A poser la cruche sur votre tête (1).

à quoi la *douce* répond, avec une malice naïve :

Merci, jeune cloarec, pour votre bon vouloir
Vous avez trop d'obligeance pour un simple passant (2).

Au départ, on échange des *souvenirs* qui n'engagent à rien ; le jeune homme offre une bague, la jeune fille une douzaine de mouchoirs. Et l'on se dit un *ken a vo* qui souvent est définitif.

Néanmoins, comme celui de tout homme, le cœur du cloarec a ses troubles. En vain, pour les calmer, il s'isole ; en vain il s'absorbe dans ses livres. Il essaie de se donner le change : à l'en croire, c'est le bruit de la veillée autour de l'âtre qui l'empêche de s'abstraire ;

Je ne puis ni lire ni étudier
Avec les rouets des fileuses (3).

Mais non ! si les fileuses vous agacent, o cloarec, c'est que, parmi elles, est assise Jeanne Le Roux

Avec ses grands yeux pleins d'amour (4).

La douce vision hante longtemps le cloarec : elle le poursuit jusqu'à Paris, se glisse entre ses yeux et les textes sacrés. Plus il s'efforce d'oublier, plus il se rappelle. Aussi, quelle angoisse quand lui arrive l'éternelle lettre « cachetée de noir » ! Viens,

Si tu veux voir encore en vie celle que tu aimes,
Si tu veux voir encore en vie ta douce jolie (4).

---

(1) Na ma fermétet d'ho zicour
Harpa ho pichéradic dour.

(2) Trugare, cloarek iaouanc, deuz ho polonté vad,
C'hui c'heuz ar re a vadèlez 'wit eun tréméniad.

(3) N' allân na lenn, na studian
Gant kiri 'r merc'hed o néan.

(4) Gant he daoulagad amourous.

(5) Guélet bew an hini garienn
. . . . . mar ma c'hoant
Da wélet bew ma dousic çoant.

La mère du cloarec — qui reçut ses confidences ou qui les devina — remplit envers celle qui se meurt ce suprême devoir : elle prévient l'aimé. Et le voici qui empaquète ses livres trois par trois. Comme il se hâte sur la grand'route, il entend au loin des cloches qui tintent le glas des défunts. Serait-ce pour sa Jeanne ? D'y songer, son cœur défaille. Aux approches de Saint-Germain, il rencontre une charrette qu'un homme conduit. Sur la charrette repose le cercueil de sa maîtresse. Et de courir, tout en larmes, à travers champs, tandis que par les chemins les prêtres vont chantant les obies. Agenouillé maintenant au chevet de l'autel, il supplie Dieu de lui laisser voir encore une fois sa maîtresse, et Dieu l'exauce.

Comme je m'en retournais da l'église
Je vis une belle femme, vêtue de blanc,
Qui me dit : Taisez-vous, ne pleurez pas.
On m'a enlevée de ce monde
Afin que vous puissiez vous faire prêtre (1).

C'est sans amertume que parle la morte. Elle trouve juste de disparaître, puisqu'elle pouvait entraver une vocation. Mais toutes les maîtresses de cloarec ne se sacrifient point avec cette résignation sereine. Si l'amour breton est un feu qui couve en dedans, il ne s'éteint pas toujours sans éclat. Le poëme s'achève alors en drame. Jeanne Le Judec est une de ces maîtresses qui se révoltent contre l'immolation qu'on veut exiger d'elles. Le poëte populaire nous peint en quatre vers son caractère altier :

Jeanne Le Judec est demoiselle
Et ne daigne pas filer sa quenouille

---

(1) Pa zistro's deuz an Ilis
Eur femelen gaër a wélis,
Eur femelen gwisket en guenn....
« Tawet, cloarec, na oélet ket,
Me 'zo deuz ar béd-man tènnet.
Ewit ma 'c'héfet da velec.

Si son fuseau n'est pas d'argent
Sa quenouille de corne ou d'ivoire (1).

Elle aime Philippe Ollivier et passe ses journées sur le seuil de sa porte, à ourler pour lui des mouchoirs. Survient quelque commère à la langue maligne :

Petite Jeanne Le Judec, vous m'entendez,
Aussi blonds que l'or sont vos cheveux ;
Mais fussent-ils plus blonds de moitié
Vous n'aurez pas Philippe Ollivier (2).

Ce n'est peut-être qu'un propos en l'air, mais Jeanne Le Judec s'en veut assurer sur l'heure. Elle court chez le vieux Ollivier.

Donnez-moi escabeau pour m'asseoir
Et serviette pour essuyer la sueur
Si je dois être belle-fille en cette maison.
— Belle-fille en cette maison vous ne serez
Il est allé étudier à Paris (3).

Mais elle ne lâchera pas ainsi l'infidèle ! elle n'acceptera pas cet abandon ! Déjà elle se précipite à travers champs pour rattraper le clorec, et quand elle l'a rejoint, elle se cramponne à lui, le supplie avec une colère mouillée de larmes :

Philippe Ollivier, retourne à la maison...
Il y a bien assez de prêtres en Tréguier (4).

---

(1) Janet 'r Iudec 'zo dimezell,
Na briz ket néan hi c'hegell
Nemet hi gwerzid ve arc'hant,
Hi c'hegell corn pe olifant.

(2) Janedic 'r Iudec, c'hui a gleo,
Ken mélen hag aour e ho pleo,
Pa vent mélennoc'h eun anter,
Na pe kèt Fulup Ollier.

(3) Roët d'in scabel d'azéan
Serviedenn d'em. dic'houézan
Serviédenn d'em dic'houézan
Mar ben merc'h caër euz an ti-man
— Merc'h caër en ti-man n' véfet kèt,
D'a studi da Baris eo èt.

(4) Fulup Ollier, distro d'ar gêr,
Beleïenn 'walc'h zo en Tréger !

Hélas ! prières, pleurs et cris, rien n'ébranle l'immuable résolution du cloarec, et la délaissée se lamente encore qu'il est déjà loin sur la route qui mène à la prêtrise. Il s'écoule des jours et des mois. Un matin que Jeanne Le Judec s'est mise à la fenêtre de sa chambre, elle voit passer une troupe de jeunes gens. Ce sont les cloër qui rentrent au pays. Parmi eux se trouve

Le prêtre Philippe Ollivier.

L'ancienne blessure se ravive au cœur de la pauvre fille :

J'ai eu dix-huit amoureux clercs,
Philippe Ollivier est le dix-neuvième,
Philippe Ollivier est le dernier,
C'est lui qui me fendra le cœur. (1)

Ce sanglot douloureux a fait se détourner le jeune prêtre, et, troublé jusqu'au fond de l'âme, sentant renaître en lui la flamme de son amour d'antan, il s'arrête pour crier à Jeanne au passage :

Jeanne Le Judec, si vous m'aimez,
Vous ne viendrez pas à ma première messe ;
Vous ne viendrez pas à ma première messe,
Car vous me feriez faillir. (2)

Mais c'est au tour de la jeune fille de se montrer impitoyable. Si, elle assistera à cette première messe,

Le trouve mauvais qui voudra.

Ce sera là sa vengeance à elle, son châtiment à lui. Le cloarec aura beau se faire humble, suppliant, promettre même toute sa fortune, il ne vaincra pas l'obstination de la Bretonne.

---

(1) Tric'houec'h dous cloarec am euz bét :
Fulup Ollier 'n naontekvet,
Fulup Ollier, 'n diwezan,
Lakaï ma c'halon da rannan.

(2) Janet 'r Iudec, mar am c'haret,
D'am ofern gentan n' deufet két,
N' deufet két d'am ofern gentan
Lakad rafac'h an-on da vankan.

Le jour terrible est venu, la première messe du nouveau prêtre a sonné, et parmi les assistants s'est agenouillée Jeanne Le Judec. Elle poursuit l'infidèle jusqu'au pied des autels ; quand à l'*asperges*, il la frôle, elle le tire par son surplis, et quand il entonne l'office, il entend battre le cœur de Jeanne. Il bat si fort, ce pauvre cœur, qu'un des vicaires demande

Si ce n'est pas la charpente de l'église qui craque ainsi.

Le dénouement fatal approche. La petite Jeanne Le Judec a dit à son père, en rentrant à la maison :

Je vais me mettre au lit car je suis malade,
Et jamais je ne m'en relèvera. (1)

Elle trépasse, mais Philippe Ollivier ne lui survivra pas. Brisé d'émotion, de remords aussi, car il se sait coupable de la mort de cette enfant, il se traîne jusque chez elle, pose la tête sur son sein et exhale à ses côtés le dernier soupir.

Les corps sont sur les trétaux funèbres,
Que Dieu pardonne à leurs âmes.
Ils sont allés dans le même tombeau
Puisqu'ils n'ont pas été dans le même lit. (2)

Cette fin touchante du cloarec qui trépasse, en posant sa tête sur le sein déjà glacé de la bien-aimée, ou en s'agenouillant sur sa tombe fraîche, sert de dénouement, sauf quelques légères variantes, à nombre de *guerziou* bretonnes. (Cf. Rénéan ar Glaz, Janédic ar Marec, Mari ar Moal). Il y

---

(1) Me ia d'am guélé, ha me clan,
Biken anezhan na zavan,

(2) Man ho c'horfo war ar varswskaon :
Doue d'a bardono an anaon !
Et int ho daou er memes bé,
Pa n'int èt er memes guélé.

(LUZEL, — *Guerziou Breiz-Izell*, tome I, p. 407.)

en a toute une catégorie de ces cloër évadés dans la mort, faute d'avoir pu concilier leur amour qu'ils sont incapables d'oublier et leur devoir qu'ils sont résolus à ne point trahir. A ceux-là, la poésie populaire est pitoyable et douce : elle les embaume, en quelque sorte, de ses larmes. Mais il en est d'autres envers qui elle se montre d'une implacable rigueur. Ce sont ceux qui, destinés primitivement aux ordres, munis du viatique intellectuel qui doit y conduire, trompent soudain les espérances que leur famille avait fondées sur eux et ne se servent que pour le mal de la supériorité de savoir qu'ils ont acquise. Nous retrouvons ici la conception toute bretonne que je signalais au début. On n'étudie que pour devenir prêtre. Détournée de ce but, la culture de l'esprit n'est plus chose saine : elle incline l'âme à tous les mauvais penchants : elle devient un instrument de ténèbres, une mystérieuse et terrifiante magie. Dans mon enfance, on ne parlait qu'en se signant d'un certain cloarec Prat qui connaissait mille sortilèges et, pour aller voir ses maîtresses, passait, disait-on, par le trou des serrures.

Quand la complainte du cloarec Javré nous présente son odieux héros, voici en quels termes elle nous le recommande :

Il savait lire et écrire,
Et dire aux gens leur planète ;
De plus, il était blasphémateur
Et aussi violateur. (1)

Mais de toutes les guerziou, celle qui nous donne de la vie et de la mort du cloarec dévoyé, telles que la poésie populaire aime à les peindre, l'image la plus saisissante et la plus forte, c'est, à coup sûr, la ballade de cloarec Chevanz.

---

(1) Gouzout a rè scriva ha lenn
Lâret d'an dud ho flanédenn,
Ouspenn e oa blasfêmatour
Ha goude 'oa violatour.
(*Guerziou Breiz-Izel* — tome II)

Cloarec Chevanz a été de tout temps l'enfant de prédilection de sa mère. La digne femme rêvait d'en faire un prêtre ; elle a décidé le chef de famille à l'envoyer étudier à Paris ou peut-être à Nantes. Durant sa lointaine absence, elle a veillé à ce qu'il ne manquât de rien : elle a même dépouillé les autres pour son fils le plus aimé. Quand, par exemple, on achetait, dans la maison, de la toile de Hollande pour y tailler des coiffes à la fille aînée, la mère s'en emparait secrètement, et au lieu de coiffes pour la fille, elle en faisait des chemises pour le clerc (1), et la fille sans doute ne s'en plaignait pas, puisqu'il s'agissait de son frère, le prêtre futur.

Ah bien ! voici beau temps que cloarec Chevanz a tourné le dos à la prêtrise. Il a dû rencontrer là-bas le cloarec d'une autre ballade, Ollivier Hamon, le franc viveur, Ollivier Hamon qui se vante de jeter les écus par les fenêtres et de passer dans les tavernes le temps que les autres passent à l'étude (2). Il a dû apprendre de lui les commandements du clerc.

Boire du vin, caresser les filles,
Voilà le devoir du clerc.
Puis coucher la nuit sur le pavé
Se battre, offenser Dieu
Et dépenser du bien sans remords
En fréquentant le bal et la danse (3).

A pareille école, les progrès se font vite : cloarec Chevanz est bientôt plus fort que son maître et ambitionne une gloire

---

(1) Pa vije prénet lien Hollanda
Da ober coeffo d'ar verc'h-héna,
Gant he vamm a vijent oll laket
Da ober rochedo d'ar c'hloarec.

(2) Pa 'c'h ê ar gloer all da studia
Ec'h en-me d'an davarn da éva.

(3) Eva gwin, kanjoli merc'hed
Setu eno déver ar c'hloarec ;
Na cousket en noz war ar pave,
Da gaout cann, blasfemi Doue ;
Ha dispign mado, hep consians
O tarempred ar bal hag an dans.
(Gwerziou — Ollier Hamon — tome II)

encore plus retentissante. D'allure soupte et dégagée, l'air vainqueur, le verbe haut, quand il reparaît au pays, les fllles l'admirent. C'est « le plus beau fils de paysan qui marche ». Il s'est souvenu d'une amourette d'enfance et s'en va tout droit chez le vieil Hélari.

Bonjour et joie en cette maison
Françoise Hélari, où est-elle ?
Et le vieux Hélari répondit
A cloarec Chevanz, quand il l'entendit :
— La petite Françoise n'est pas à la maison
Et n'y a pas été depuis trois ou quatre jours (1).

Il est probable que la mauvaise réputation du cloarec l'a précédé : le vieux Hélari a déjà eu vent de ses désordres et ne se soucie guère de lui laisser voir sa fille. Il court de si étranges racontars sur les cloër qui ont fait fausse route ! On en trouve l'écho dans une *zonn* empreinte à la fois de mélancolie pénétrante et de délicieuse fraîcheur : elle dit ce qu'il faut penser de ces jeunes beaux, farcis de latin, dont les matières onctueuses en donnent tant à croire aux humbles gens. On ne la peut lire sans se rappeler la scène exquise de Marguerite et de Lischen à la fontaine, dans le Faust de Gocthe. Trois fllletes lavent au lavoir : deux d'entre elles chantent, la troisième pleure.

Et disaient celles qui chantaient
A celle qui pleurait (2)
Qu'est-ce qui est cause que vous pleurez,
Jeune fille, dites.....
— Le monde dit que je suis enceinte
Et je ne sais de quelle part ;

---

(1) Debonjour ha joa oll en ti-ma !
Fanchon Helari, pelec'h e-ma ?
Hag Helari goz a lavaras
Da gloarec Chevanz pa glevas :
— Fanchonic er gêr n'emedi ket,
Tri pe bewar de 'zo n'eo ket bét ....

(2) Ma lare 'nn diou a gane
Na d'ann hini oéle :

Ne sais si c'est de la part de la citronnelle
Ou de la part de l'épine blanche ;
Ou à me lever trop matin
Pour sarcler mon jardin (1).

L'aveu cruel coûte à la pauvre fille : elle s'attarde longtemps encore à énumérer d'autres causes de son état et ce n'est qu'en dernier lieu qu'elle laisse échapper la vraie :

Ou à dormir trois nuits entières
Entre deux draps de lin blanc
A dormir trois nuits franches
Avec un jeune clerc..... (2)

Il n'y avait sans doute pas loin du lavoir, où se larmoyaient ces confidences, à la ferme du vieux Hélari. Ce n'est pas sans raison, en tout cas, que le brave homme se méfie des cloër en général, et de cloarec Chevanz, plus que de tout autre. Quand celui-ci réclame sa maîtresse, il fait bien de lui montrer la porte. Mais on ne se débarrasse pas ainsi de cloarec Chevanz. Cloarec Chevanz ne se paie pas de mots ; il veut sa Fanchonic, il l'aura ; c'est sur un ton d'autorité menaçante qu'il insiste :

Ne restez pas longtemps à discourir,
Et faites-moi vite lui parler (3).

Il a élevé la voix et, à travers les solives du plafond, Fanchonic, qui était dans sa chambre, l'a entendu. Qui sait ?

---

(1) — Petra 'zo kaos ma oélet,
Plac'hic iaouanc, laret.
— An dud a lar ez on brazez,
Na oun ket a be peurz....
N'oun pe a beurz an afrenn
Pe a beurz ar spern guenn
Pe o sével re vintinn
Da c'hwennad ma jardinn.

(2) Pe o cousket ter noz crenn
Etre diou linsell wenn,
O cousket ter nozvez franc
Gant eur c'hloarec iaouanc.....

(3) Na chommet ket pell da discouri !
Ha ma laket prim da gomz gant-hi.

Elle l'avait peut-être aperçu déjà, comme il s'avançait par la route. Peut-être même l'avait-elle appelé de loin, en agitant son mouchoir. Quoi qu'il en soit, la voici qui descend les marches de l'escalier à vis,

Portant une bouteille de vin et un verre
Et une bonne miche de pain blanc (1).

pour souhaiter la bienvenue au cloarec. Avec quelle grâce ne l'accueille-t-elle pas !

Mangez et buvez, jeune clerc,
Pendant que j'irai prendre de l'eau pour préparer le souper
Mangez, buvez, faites bonne chère
Moi, je vais chercher de l'eau au puits de mon père (2).

C'est la coutume bretonne que la jeune fille fête ainsi son galant, quand il la reconduit chez elle ou qu'il la vient voir. Mais ici le galant répond de façon bien étrange à ces avances hospitalières. Il donne à sa maîtresse trois soufflets qui l'abattent sur l'aire de la maison, et nous assistons alors à une scène qui nous reporte aux temps sauvages. Après avoir jeté à terre la pauvrette, cloarec Chevanz fond sur elle, comme une brute, et en abuse « à sa volonté ».

Devant sa mère et devant son père ;
Quel crève-cœur c'est là pour eux ! (3)

Ne cherchez point d'explication à cette inconcevable violence : le barde n'en donne pas, parce qu'il n'y en a pas ; ou plutôt si ! il y en a une, et c'est la moralité même de la ballade, à savoie qu'un cloarec fourvoyé est capable de tout, et qu'il n'y a pas d'excès dégradants auxquels il ne puisse se porter. Ce n'est désormais qu'un fanfaron de vices, affiné pour le mal, et qui se délecte en sa bestialité. La poésie popu-

(1) Gant-hi boutaillad-winn ha gwérenn,
Hag eur vichen-vad a vara-gwenn.....

(2) Debret hag évet, ha gret cher vad,
Me'c'ha da wit dour da buns ma zad.....

(3) Dirag he mamm ha dirag he zad.....
Honnes a zo d'hè eur galonad !

laire veut nous le rendro odieux : son but sera d'autant mieux atteint que les crimes de cloër nous paraîtront plus illogiques et révolteront davantage notre concience. Elle a, dans ses partis-pris, une sorte d'habileté littéraire qui avive les contrastes et nous met dans la nécessité d'adopter ses préférences comme de partager ses aversions. La légende de cloarec Chevanz s'est sans doute formée autour d'un noyau réel : le viol d'une jeune fille par un clerc. Quelques-unes mêmes des circonstances que relate la complainte doivent avoir été prises sur le vif ; mais d'autres aussi ont été omises à dessein, celles, par exemple, qui, sans justifier l'action du cloarec, pouvait en atténuer la barbarie. Des promesses réciproques n'avaient-elles pas été échangées, le jour du départ ? La douce les avait-elle tenues ? De retour au pays, après une longue absence, le cloarec ne l'avait-il pas retrouvée infidèle aux anciens serments ? Ne faut-il pas rejeter sur le compte de la colère, cette démence momentanée, les atrocités auxquelles il se livre ? Ce sont là autant de questions qui nous semblent rationnelles, mais que la poésie populaire écarte de propos délibéré. Elle n'admet pas qu'on les pose. Le peuple juge toujours à l'emporte-pièce : son verdict ne connaît pas de nuances. Et le barde est l'interprête du peuple : il épouse aveuglement ses enthousiasmes et ses haines, stigmatise ses réprouvés et transfigure ses héros. C'est ainsi que le cloarec Chevanz et ses pareils, doivent nons apparaître comme des chenapans absolus. L'art naïf de l'aède populaire ne néglige rien pour soulever notre dégoût, lorsqu'il s'agit du *violateur*, pour attendrir notre sympathie, quand il s'agit de la victime. Qu'elle est touchante et chrétienne, la mort de Françoise Hélari ! Elle quitte la terre, en laissant une consolation pour chacun, même pour son meurtrier. Son père n'aura pas à rougir de son opprobre, puisqu'elle l'emporte dans la tombe, ainsi que la Lucrèce antique. Quant à celui qui la déshonore et qui la tue, elle l'aime plus

que jamais : elle pratique, en tout cas, à son égard, la sublime loi du pardon.

Le jeune prêtre demandait
A Françoise Hélari, en la confessant :
— Françoise Hélari, dites-moi,
Que demandez-vous que l'on fasse au clerc ?
— Je ne demande pas qu'on lui fasse rien,
Je le recommande à Dieu (1).

Noble et simple parole que le confesseur rapporte textuellement au cloarec, quand celui-ci (remords tardif ou colère inassouvie) s'informe des derniers moments de sa maîtresse !

Le voici maintenant en prison. Il n'est pas jusqu'aux *geôlières* qui ne se laissent séduire par les discours insinuants des clercs. Notre cloarec obtient de la sienne qu'elle aille trouver le vieux Chevanz et sollicite son entremise.

Dieu ! que de biens il y a en cette maison,
Et votre fils est à pourrir en prison !
Et votre fils est à pourrir en prison,
Quand vous avez les moyens de payer sa rançon ! (2).

Mais elle tombe mal, la tendre geolière. Voilà trop longtemps que le père se laisse extorquer les écus par les supplications de sa femme ; trop longtemps qu'il délapide son épargne à payer les fredaines de son fils. La mesure est comble cette fois. Les vieilles lies lentement amassées s'expectorent d'un seul coup, débordent en récriminations amères. Tout remonte aux lèvres du vieux, même le souvenir de la toile de Hollande. Son fils en est à la quatrième esca-

---

(1) Ar bèlec iaouanc a c'houlenne
Euz Fanchon Hélari, p'hi c'hovesaë
— Fanchon Hélari, d'in-me laret,
Petra laret d'obér d'ar c'hloarec ?
— Me n' laran netra d'ober d'éhan
Da Zoue 'recommandan anéhan !

(2) Doue ! ar mado'zo en ti-ma,
Hag ho mab'zo er prizon o vreïgna (bis)
Ha c'hui mado d'ac'h d'hen acuita !

pade. On l'a déjà sauvé des trois autres ; maintenant qu'il aille se faire pendre.

Dussé-je avoir mon fils pour un sou,
Geolière, je ne solderai pas sa rançon ;...
Dussé-je avoir mon fils pour un baiser,
Je ne le délivrerai pas de la pendaison !...
Je voudrais que ce fût fini de lui !...
J'ai à la maison de braves enfants
Qui vont travailler aux champs (1).

A la bonne heure ! il se reconnaît en eux : ils n'ont pas appris le le latin, ceux-là, mais ils perpétueront l'œuvre paternel, ils se conduiront en Bretons issus de bonne souche bretonne.

L'autre, lui, n'a fait que boire
Et rimer des chansons pour chanter (bis)
Et aller ensuite courir les filles (2).

Croyez que, dans cette malédiction d'un père, c'est la vindicte même du peuple qui se fait jour contre les cloër qui tournent mal. Il a prévu leurs crimes. Il applaudit à leur supplice, avec une sorte de joie farouche. Leur science, ne les ayant pas menés à la prêtrise, les conduit tout droit au gibet.

Tous les clercs, arrêtés à mi-voie des ordres, ne périssent pourtant pas de mort infâmante. A côté de ceux qui, en tuant, lèsent la morale publique, il y a ceux qui tuent, pour la sauvegarder. On voit ainsi se dresser, par places, dans nos vieilles ballades de grande figures épiques, des espèces de paladins du droit des humbles, en qui le peuple salue ses vengeurs naturels

(1) Ha p'am be ma mab wit eur gwennec,
Jolières, n'hen acuitinn ket !...
Ha p'am be ma mab ewit eur pok,
N'hen acuitinn ket diouz ar groug
Me garie a ve fin anehan !...
Me'meuz er gèr bugale vad
Ha'c'h a d'ar parc da labourad...

(2) Met hennes na ra nemet eva,
Dont da rima zonnio da gana (bis)
Ha monet goude da verc'heta...

et dont le sanglant penn-baz accomplit une besogne de justice. Ce sont d'héroïques redresseurs de torts, de vrais Celtes d'autrefois, épris d'idéal, prêts à s'entremettre pour toutes les nobles revendications, dignes, malgré leurs origines roturières, de communier à la Table Ronde, avec les chevaliers des *gestes* antiques.

Il n'est pas rare, aujourd'hui encore, quand on voyage en terre bretonne, de rencontrer çà et là, d'anciennes demeures féodales, plus ou moins transformées, autour desquelles planent de sinistres légendes. Là vécurent jadis des générations de condottières qui, dans l'intervalle des expéditions, pour égayer leur solitude, occupaient leurs loisirs à chercher noise aux paysans ou à déshonorer leurs filles. Nos guerziou regorgent de leurs méfaits : elles ne prononcent leurs noms qu'avec terreur, mais on les sent animées contre eux d'une haine sourde et profonde. Ce n'est pas sans raison. Ces tyrans locaux sont, en effet, d'autant plus cyniques qu'ils se croient sûrs de l'impunité. Rozmelchon ou Coat-Trèdrez, ils ne se complaisent que dans le crime et ils y apportent d'étranges raffinements. Non contents d'attirer ténébreusement les fillettes dans leurs manoirs, ils les vont enlever, en plein jour, aux aires neuves, et ne dédaignent pas, pour choisir le gibier plus à l'aise, de se mêler aux jeux des vilains. Mais le peuple a parfois sa revanche, et c'est le cloarec qui la lui fournit. Le claorec a rapporté, de son passage à travers les livres, le sentiment de sa dignité d'homme : il a pris de lui-même une conscience plus nette que le vulgaire ; il ose ce que ses pères n'auraient pas osé, et tient hardiment tête à ces hobereaux dont il a mesuré la valeur, car il les a parfois coudoyés aux écoles.

Le vieux Calvez ne laisse plus sortir sa fille Fiecca, parce que le marquis de Guerrand rôde autour d'elle. Il a peur du loup et garde la brebis au bercail. Il la confie pourtant, après quelques hésitations, à son amoureux, cloarec

Lammour qui l'a rassuré, d'un air brave, en serrant, dans sa main, son penn-baz. Cloarec Lammour s'est dit, à part lui, qu'il était temps de mettre à la raison le marquis de Guerrand ; il sait qu'il le rencontrera à l'aire neuve, et voilà pourquoi il veut à toute force y conduire Fiecca Le Calvez. Il est d'ailleurs plein de résolution et de calme : c'est en fredonnant un air qu'il attend que Fiecca ait fini de s'habiller.

Nous sommes à l'aire neuve : cloarec Lammour et sa maîtresse s'y promènent, tout pimpants dans leurs beaux habits. Le marquis de Guerrand les a croisés et le rouge lui est monté au visage. Il a compris que cloarec Lammour n'était venu là que pour le braver. Il s'avance donc jusqu'à lui, et, le saluant :

Clerc, ôtons nos pourpoints
Avant de commencer les luttes (1).

Des luttes ! fi donc ! ce sont combats de rustres : cloarec Lammour a mieux à servir au gentilhomme.

Sauf vôtre grâce, je ne suis pas lutteur ;
Jouer de l'épée, si vous le voulez (2).

Et le duel s'engage, le rude joûte de la flamberge et du bâton. Le flamberge raille d'abord, tout en s'escrimant, mais le bâton l'a bientôt fait taire, et elle serait déjà hors de service si elle n'en avait appelé dix-sept autres à la rescousse. Car les seigneurs de nos ballades ne brillent guères par leurs scrupules chevaleresques, dans leurs querelles avec les manants, Quand le manant a l'avantage, le seigneur, violant toutes conventions, porte à ses lèvres le sifflet d'argent qui pend à son cou, et de tous côtés surgissent ses pairs pour lui prêter main-forte.

---

(1) Cloarec, diwiscomp hon porpanjo
Ewit commans ar gourenno.

(2) — Zalv ho ‘ràz, gouréner n'on ket,
C'hoari ar c'hlevè, mar carot.

Cruel eût été le cœur de celui qui n'eût pleuré
S'il avait été à l'aire neuve,
En voyant dix huit jeunes gentilshommes
Dégainer leurs épées contre un paysan ! (1)

Dix-huit contre un ; n'importe ! Le penn-baz tournoie, terrible, au-dessus des têtes et s'abat sur elles, comme le fléau sur les gerbes. C'est un groupe vraiment saisissant et digne de tenter un pinceau, que ce paysan acculé par dix-huit épées, étreignant d'un bras sa douce, terrassant de l'autre, avec une sorte d'ivresse sauvage, ses agresseurs épouvantés (2). A demi-vaincus, à demi-morts, ils ne se sauvent que par une astuce déloyale. Le traitre Locmaria fait mine de capituler ; il rend son épée à Cloarec Lammour, en témoignage que c'est lui qui l'emporte. » Et le clerc, sans défiance, jette loin de lui son penn-baz. Mais les dix-huit épées le transpercent aussitôt de part en part. Le marquis de Guerrand ne gagnera rien d'ailleurs à cette odieuse lâcheté. Fiecca Le Calvez préférera suivre son doux cloarec dans la mort que l'infâme meurtrier à son château.

Cette épopée de cloarec n'est pas unique dans notre poésie populaire : je ne l'ai choisie qu'entre dix autres dont chacune est à sa façon un chef-d'œuvre (Cf. Jannedic ann Titro, Yves Guillou, etc...). De semblables exploits font passer dans l'âme du peuple un tressaillement héroïque et communiquent à quelques-uns de ses chants je ne sais quelle émotion grandiose qui rappelle certaines pages de l'Iliade.

J'arrête ici cette étude sur le cloarec ; je n'ai pas eu la prétention d'épuiser le sujet, mais seulement d'en indiquer les traits essentiels. Il resterait à examiner un autre aspect de la

---

(1) Cri a galon nep na oelge,
E leur newe nep a vije
Welet tric'houec'h den-gentil iaouane
Dic'houinet oll war eur païzant.

(2) Hag an-he oll a discare
Derc'hel he dous eu hez goste.

physionomie du cloarec : non plus le cloarec chanté, mais le cloarec qui chante. Il y a toute une catégorie de nos *zonn*, très intéressante et très riche, qui est due tout entière à son inspiration. Je laisse volontairement de côté cette partie, parce qu'elle relève plutôt de la littérature que de l'histoire.

A. Le Braz.